

Land and Freedom, le dernier film de Ken Loach, a été reçu par beaucoup de militants, par des gens se rangeant dans le camp de la classe ouvrière, par la jeunesse éprise de justice et de liberté, comme une extraordinaire bouffée d'air frais tant il est juste de ton, tout d'authenticité et de discrète passion. Ni cours d'histoire, ni pathos hollywoodien, un engagement, une expérience, un film fait de conviction. C'est cette sincérité que l'on retrouve dans le livre de George Orwell, *Hommage à la Catalogne*, réédité en France à la fin de l'année 1995 aux éditions IVREA, et qui a servi de point de départ au film de Loach.

«Hommage à la Catalogne» ...Hommage à Orwell

Jeune homme, arrivant d'Angleterre en Catalogne, Orwell s'engage dans les milices du P.O.U.M.(1) «pour combattre le fascisme, pour maintenir le respect de l'humain». Il devient combattant dans une guerre dont il a la conviction qu'elle est juste. C'est, pour ce jeune intellectuel britannique, pêle-mêle, la découverte de la culture espagnole, de la fraternité de classe entre des hommes qui ne sont pas des soldats, qui font plus la guerre avec des mots (pas tous espagnols) qu'avec des armes dont ils manquent cruellement, sur un front mal défini, contre un ennemi abstrait, et c'est aussi la confrontation avec l'absurde, lot de toutes les guerres. *Hommage à la Catalogne* est le récit de ce combat (de décembre 1936 à juin 1937) qui se présente avant tout comme un parcours initiatique en terre politique. Il est aussi un témoignage fait d'une multitude d'observations fines de la vie quotidienne, d'atmosphères rendues de manière très sensible qui rendent compte des phénomènes politiques et leur donnent chair.

Le livre d'Orwell est le livre d'un combattant qui vit une contradiction sou-

veraine que tout militant a au moins une fois dans sa vie éprouvée (et c'est pour cela que ce livre touche juste), celle d'avoir le sentiment de faire l'histoire de manière consciente et, en même temps, de n'en rien contrôler. Il y a de l'absurde dans cette condition, du pathétique.

On patauge dans la boue des tranchées parce qu'on l'a décidé, mais une guerre révolutionnaire est une guerre, «Les hommes qui ont combattu à Verdun, à Waterloo, à Flodden, à Senlac, aux Thermopyles, tous sans exception, avaient des poux grouillants sur les testicules» se prend-il à penser. On est loin du romantisme révolutionnaire. Puis c'est le sentiment d'isolement, loin des centres de décision, loin de Barcelone. Pourtant, «ces milices combattantes furent une sorte de microcosme d'une société sans classe».

Il est en permission à Barcelone quand les émeutes de mai surviennent, avec l'épisode du central téléphonique. Là aussi, le désarroi, l'incompréhension, les luttes entre factions, les anarchistes de la FAI-CNT (2), le POUM, le PSUC (3). Comprendre pourquoi quelques dizaines

de militants armés de mauvais fusils, de quelques revolvers, passent plusieurs nuits sur le toit d'un immeuble à garder un local du POUM que des gardes civils gouvernementaux pourraient leur prendre. Comprendre pourquoi se dressent ces barricades au loin, savoir qui les tient, croire ou ne pas croire ces informations qui courent colportées par on ne sait qui. Ne faisons pas de Georges Orwell un Candide, mais, à le lire, ce désarroi fut une chose bien partagée pendant cette période trouble.

Puis c'est de nouveau le départ pour le front, la blessure grave, le séjour à l'hôpital. De retour à Barcelone, tout se précise : de révolutionnaire milicien il est devenu «trotskyste-fasciste» et, à ce titre, menacé d'emprisonnement par le nouveau gouvernement dirigé par les staliniens, comme des milliers d'autres, à l'instar d'Andres Nin, dirigeant du POUM, qui finit par être exécuté.

C'est en Angleterre, où il rentre peu après avoir échappé à l'arrestation, qu'Orwell rédigea son livre publié pour la première fois à Londres en 1938.

Le récit rédigé à partir de ses carnets est suivi de deux appendices. L'auteur y engage une réflexion, tente une analyse politique des événements dont il fut l'un des acteurs, événements qui constituent le tournant le plus important de la guerre d'Espagne : la liquidation par le parti stalinien du double pouvoir, au travers du désarmement des milices ouvrières en juin 1937, et l'interdiction du POUM.

«Ce fut avant tout une guerre politique. Aucun de ses épisodes n'est intelligible sans quelque connaissance de la lutte intestine des partis qui se poursuivait à l'arrière du front»

écrit-il dès l'abord. Cela confirme s'il le fallait le sentiment du lecteur une fois le récit terminé : Orwell a traversé cette guerre sans vraiment la comprendre.

Dans ces appendices, Orwell s'attache à mettre au clair les positions des anarchistes, du POUM, des socialistes de gauche, des staliniens aux ordres de Moscou. Il lui apparaît clair que deux camps se dessinent : les tenants de l'alliance avec la bourgeoisie «antifasciste», «pour vaincre Franco d'abord», et les partisans de la révolution sociale qui seule pouvait écraser le fascisme. Il ne poussera pas la réflexion jusqu'à s'interroger sur la participation des anarchistes et du POUM au gouvernement Caballero (4), sur l'incapacité cruelle de ces formations à se résoudre à prendre le pouvoir avec l'appui des milices.

Dans un contexte où la révolution était en marche (collectivisation des terres, contrôle des usines par les syndicats, milices ouvrières armées) la politique des staliniens espagnols ne pouvait que prendre la forme de l'écrasement de la classe ouvrière espagnole. La politique contre révolutionnaire de Staline se manifestait de plus par la subordination des livraisons d'armes de la Russie à l'Espagne à la soumission des partis ouvriers à la bourgeoisie «antifranquiste». C'est très sincèrement qu'Orwell examine, dissèque, les positions des protagonistes, réfute les accusations des staliniens espagnols, du Daily Worker anglais à l'encontre du POUM. Avec une patience toute pédagogique (toute britannique), il confronte les textes aux faits.

Ses derniers mots, «La diffamation ne tranche pas la question» résonnent curieusement aujourd'hui, mais

l'URSS et les partis communistes jouissaient dans la classe ouvrière européenne de cette époque d'un prestige considérable, et l'on comprend alors cet acharnement patient à démontrer.

Il est une scène du film de Loach qui reste en mémoire quand on lit ce livre : celle où l'armée gouvernementale, dirigée par l'officier stalinien, vient arrêter les miliciens du POUM ; ces hommes qui ont combattu les armes à la main contre Franco, emprisonnés par ceux qu'ils croyaient leurs frères d'armes... Elle résume toute l'aventure. Ceux qui avaient compris la nature du stalinisme parleront d'ironie tragique (peut-être ne pardonnera-t-on pas au POUM d'avoir semé des illusions) mais envers les milliers de militants sincères qui, comme Georges Orwell, ont appris douloureusement dans le combat on ne peut qu'avoir du respect. Nourrissons notre colère pour ceux qui portent la responsabilité historique de la victoire du fascisme en Espagne. n

1- Parti Ouvrier d'Unification marxiste, né en 1934 de la fusion de la Gauche communiste, qui venait de rompre avec Trotsky, et du Bloc ouvrier et paysan.

2-Fédération Anarchiste Ibérique (politique). Confédération Nationale du Travail (syndicale).

3- Parti Socialiste Unifié de Catalogne, né en 1934 de la fusion de membres du PCE catalan et de groupes socialistes de la même province (staliniens).

4 - Dirigeant socialiste, chef du gouvernement de septembre 1936 à mai 1937.